

DAVREUX (Bertha) (Liège, 8.1.1875 - Ixelles, 23.8.1953). Epouse de Waleffe, Fernand.

Alors qu'émues de pitié pour les blessés de la guerre franco-allemande, les dames de Liège s'affairaient à préparer de la charpie, Jean Davreux achevait ses études à l'Université de Liège et ouvrait bientôt une pharmacie, au cœur de sa cité.

Des fenêtres de la maison où il s'était installé, dans la quiète petite artère qu'était, à l'époque, la rue Royale, on ne voyait que les mille vols de pigeons frémissant, en contre-bas du Palais des Princes Evêques, par-dessus la large esplanade de la Place St-Lambert; à droite, l'écran vert des cimes ombrageant la longue Place du Marché; en émergeait le vieux Perron. De là sourdait toute une rumeur; brouhaha quotidien autour des échoppes des marchandes de quatre-saisons, crissements, piaffements, appels, entourant le mouvement des attelages messagers faisant relâche vis-à-vis de la Violette, l'hôtel de ville.

De 1870 à 1876, la maison de la rue Royale ne cessa de se peupler; une jeune épouse de souche verviétoise, d'abord; quatre enfants ensuite, Maria, Maurice, Bertha et Edmond.

La vie était bonne, rue Royale: tout s'y déroulait à souhait et, dans le calme du soir, on entendait souvent s'élever allègrement la chaude voix de baryton du pharmacien.

Cette voix était connue à Liège et au-delà, pour ses interventions en solo dans les chœurs de « La Legia ». Cependant, la modestie du chanteur n'en était pas altérée; il restait un homme simple et bon, plutôt timide et qui n'aimait rien tant que les douceurs du foyer. Sa jeune femme et lui ouvraient pourtant volontiers la maison à des amis et à la parentèle. Il y avait ainsi, entre Liégeois et entre Liège et Verviers, des échanges de visites qui, en ce qui concerne les derniers, évoluaient parfois, vu la distance, en séjours. Les enfants n'étaient pas exclus de ces rencontres, bien au contraire, et la petite Bertha, en particulier, y trouvait l'occasion de nouer des amitiés qu'elle devait garder jusqu'à la mort. Ces liens l'attachèrent notamment à Laure et Maurice Davreux, qui se marièrent; lui devait être tué à l'Yser, au côté du roi Albert dont il était aide-de-camp. Il y eut aussi Henri et Joséphine Pirenne-Duesberg; il devint le professeur et l'historien que l'on sait; elle épousa le Verviétois Ivan Grenade; et le ménage rejoignit celui de Bertha à Boma, en un temps où la femme blanche n'existait guère là-bas.

Oui, la maison de la rue Royale était douce à ses habitants et à ses hôtes; le temps y coulait bonnement. On y avait célébré le mariage de l'aînée avec un jeune pharmacien condruzien; on allait fêter les vingt ans du fils puîné... Brusquement, le charme se rompit: Jean Davreux mourut.

Peu auparavant, il avait créé, sur la rive droite de la Meuse, la première fabrique d'eau gazeuse artificielle de la ville; il destinait l'entreprise à ses fils et avait déjà initié l'aîné à sa direction.

La rue de la Commune se substitua tristement à la rue Royale. La jeune Bertha avait pris, des mains de sa mère désemparée, les rênes du ménage; elle s'efforçait à consoler.

Dans cette tâche ardue, Bertha Davreux trouva un précieux appoint chez les amis Colette dont la fille, Lucie, était restée la préférée d'entre ses anciennes compagnes de classe. Ses parents avaient une Villa à Tilff; ils décidèrent Mme Davreux à passer l'été 1896 dans ce village. L'événement devait orienter définitivement le destin de Bertha Davreux.

La fille de pépiniéristes Tilffois, Octavie Crahay, était revenue de Liège au village, lorsque son mari, Joseph Waleffe, inspecteur de l'enseignement, avait obtenu son affectation pour les cantons de l'Ourthe. Le ménage dont la propriété avoisinait la Villa Colette s'était intégré rapidement dans la commune (mis à la retraite, Joseph Waleffe devint bientôt bourgmestre de Tilff qu'il administra, comme tel, jusqu'à sa mort en 1917); il comptait deux filles, l'une et l'autre régentes, un fils médecin militaire, un autre fils Fernand qui, en octobre 1894, achevait brillamment ses études de droit.

L'été 1896, Fernand Waleffe se mourait d'ennui dans l'Administration des Contributions où il s'était fourvoyé, en quittant l'Université. Son vieux professeur, le civiliste Galopin, le poussait à répondre aux offres du roi Léopold II qui recrutait des magistrats pour l'Etat indépendant du Congo. Il était prêt à céder à ces conseils, lorsqu'il rencontra Bertha Davreux.

L'année suivante, lorsque Fernand Waleffe partit pour s'embarquer à destination du Congo où il devait prendre la direction générale du Parquet et porter le titre de procureur général de l'Etat indépendant du Congo, il emportait avec lui des promesses qui lui étaient autrement précieuses que celles, pourtant bien honorables, du roi Léopold II; Bertha Davreux lui avait engagé sa foi; elle le suivrait un jour là-bas, s'il le fallait; aucune opposition n'y ferait obstacle.

Il y avait la crainte de l'inconnu, le tout grand inconnu de l'Afrique d'alors; il y avait la solitude de la maman et sa résistance; il y avait encore les amis bien intentionnés et les maricules qui, au long de deux premiers termes du magistrat de Boma, voyaient avancer Bertha vers un vingt-septième anniversaire. Mais il ne faut que de tenir. Le 4 mars 1902, Bertha Davreux et Fernand Waleffe convoiaient en justes noces. La maman de la mariée versa des larmes ce jour-là; elle devait en verser encore quelques semaines et quelques années plus tard, quand sonna à deux reprises l'heure du départ.

Le confort était des plus relatifs à Boma; la vêtue prévue par la mode et par les convenances de l'époque ne servait pas l'acclimatation de la femme blanche. Celle-ci y était en 1902, si peu dans son cadre traditionnel que sa présence déroutait l'homme blanc autant qu'elle ahurissait les indigènes.

Pourtant, quelles que fussent les difficultés qu'elle rencontra, les dangers auxquels elle échappa et notamment le typhus dont elle fut atteinte et l'accouchement de primipare qu'elle traversa d'autant plus douloureusement que l'enfant — une fille — ne vécut que quelques heures, il semble bien que les cinq années de Congo aient constitué pour Bertha Waleffe la meilleure part de sa vie. Elle aime les noirs qui lui accordèrent une juste confiance, se pencha sur eux et les aida à sortir de l'ornière; elle fut accueillante à chacun et sut faire profiter de son expérience les femmes blanches qui la rejoignirent; elle aime jusqu'au climat difficile et la prodigieuse effervescence de la nature à l'époque des pluies.

Jamais elle n'oublia les amis, blancs ou noirs, qu'elle se fit là-bas. Le nom d'Albrecht Gohr (il avait été le condisciple de Fernand Waleffe à l'Université), celui de sa femme Rebecca; ceux de Josephine et d'Ivan Grenade; celui de Maurice Van Damme, celui du docteur Zerbin, dont elle disait volontiers qu'elle lui devait strictement deux fois la vie, celui de Joseph Malembé, le cuisinier, de sa femme Donga, de leur petite-fille, Rosalie, celui d'Eugène Boda, successivement boy

et boy de table, et tant d'autres, revenaient fréquemment dans sa conversation.

Cependant, en 1907, Fernand Waleffe allait être fin de terme; il aurait dix ans d'Afrique, et sa femme qui attendait un nouveau bébé, en aurait cinq; Léopold II négociait avec la Belgique les clauses du traité par lequel il lui céderait le Congo.

Ils ne renouèrent pas de nouveau terme; l'enfant conçu à Boma naîtrait en Belgique; une fille, dont le père entrerait dans la magistrature belge, par le Tribunal de 1^{re} Instance de Liège. Ils ne reverraient plus la terre d'Afrique; l'ère des aventures paraissait définitivement close.

Ce fut vrai quelques années, au début de leur installation près de la Meuse, dans le nouveau quartier de Fragnée. Deux garçons naquirent, en 1909 et 1911. La maison de Tilff qu'avaient assombrie, pendant le temps d'Afrique, les décès d'Octavie et d'Albert Waleffe, avait repris joie; c'étaient ses portes qui s'ouvraient aujourd'hui à des Davreux, à des Duesberg, à des Waleffe.

Ensuite vint 1914; une aventure nouvelle naissait, celle-ci au son des glas.

Fernand Waleffe fut arrêté le 8 février 1916, sur le champ, condamné à quatre mois de prison qu'il passa quelques jours à Liège, le reste à Aix-la-Chapelle; il fut interné ensuite dans un camp jusqu'à l'armistice. Sa sœur Bertha et le mari de celle-ci avaient dû fuir en Hollande. Bertha Waleffe-Davreux, en proie à l'anxiété, demeurait seule pour garder sa maison et élever ses enfants; chaque fin de semaine, elle allait avec ceux-ci à Tilff, où elle retrouvait sa belle-sœur Jenny et le grand-père bourgmestre. Celui-ci se tenait toujours droit, au milieu de son village, bien qu'il approchât les quatre-vingts ans, qu'il fût la proie d'un cancer et ressentît cruellement l'absence de son fils et de sa fille. Il ne les revit pas et succomba en novembre 1917.

La paix revenue et porteuse d'espoirs, la vie reprit couleur.

En 1929, quittant la Cour d'Appel de Liège à laquelle il avait accédé peu après la fin de la guerre, Fernand Waleffe passait à la Cour de Cassation.

Ce fut un nouveau départ et, quelles que fussent les raisons de se réjouir de celui-ci, une manière d'exil.

On quittait définitivement Liège et ce quartier de Fragnée où l'on avait tant vécu, dans la joie et dans la peine; on prenait d'inévitables distances d'avec la vieille grand-maman Davreux, d'avec Tilff, d'avec des amis et la famille. On laissait même à Liège, Albert, le fils aîné, engagé dans ses études d'ingénieur des mines.

Quand elle entra dans sa maison d'Ixelles, avec son mari et les deux seuls enfants inscrits à l'Université de Bruxelles, Bertha Waleffe eut pour la première fois l'impression d'être, très loin, à l'étranger. Vinrent alors à la ressource de vieux amis, eux aussi émigrés à Bruxelles, de Liège, de Verviers ou de Boma. Laure Davreux, une fille Grenade, les Gohr. Le Dr Zertini devint l'hôte régulier de chaque semaine. Un soir surgit Eugène Boda qui avait trouvé l'adresse de sa première patronne et lui rendit dès lors des visites assez fréquentes; il revint à Tilff, un mois, en vacances, reçut une bicyclette et fut longtemps à pouvoir la monter. De nouveaux visages prirent place dans les photos de famille, par les mariages des enfants. Bertha avait à nouveau une patrie.

Mais il y eut une nouvelle guerre. Au début de celle-ci un exode, un éparpillement des êtres aimés, un petit-enfant frappé de mort.

Ensuite, un retour à Bruxelles et une histoire de guerre heureusement assez banale,

quoique faite, autant d'angoisse que d'impatience et d'espoir.

Quand cette histoire fut finie, Albert partit au Congo, avec sa femme et leur bébé. Bertha Waleffe, dont c'était peut-être l'enfant préféré, connut alors des tourments qui s'apparentaient très fort avec ceux qui avaient visité sa mère en 1902.

Elle vieillissait pourtant assez tranquillement, au long des Etangs d'Ixelles, se distrayant avec ses autres petits-enfants de l'attente de la poste-avion.

Elle mourut fort courageusement le 23 août 1953, à Ixelles, entourée des siens. Il ne manquait aux funérailles que son fils cadet, Fernand Waleffe junior, qui accomplissait au Congo belge l'une de ses nombreuses missions depuis la première que lui avait confiée le Ministre Godding, instaurateur de la sécurité sociale en Afrique centrale.

12 août 1970.

[E.D.]

Suzanne Waleffe